

Julien Bigras
Derrière les lettres

Jean Obélix Lefebvre

Number 35, March–April–May 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20121ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lefebvre, J. O. (1989). Julien Bigras : derrière les lettres. *Nuit blanche*, (35), 10–13.

Julien Bigras

Derrière les lettres

*Les lettres et les Lettres ont des coulisses. À l'arrière, il est difficile de se lier. Chacun fait sa partie de solitaire. Or il arrive qu'une tierce personne joue les intermédiaires. Muse. Les auteurs se découvrent des parentés. Parentés rivales d'abord puis vient le temps de l'amitié, difficile. Jacques Ferron était médecin. Julien Bigras est psychanalyste. Anne-Marie Duhau, psychologue, établit entre eux un contact voué à rester strictement épistolaire. Ça donne *Le désarroi*, une correspondance tirillée, pétrie du soupçon, de la tendresse et de politesses, une correspondance toujours rompre. Un rare de contact entre mes échaudés, hantés de folie.*

Julien Bigras, sujet, nous a une entrevue.

prête à se moment deux hom-écorchés,

sur ce accordé

Julien Bigras

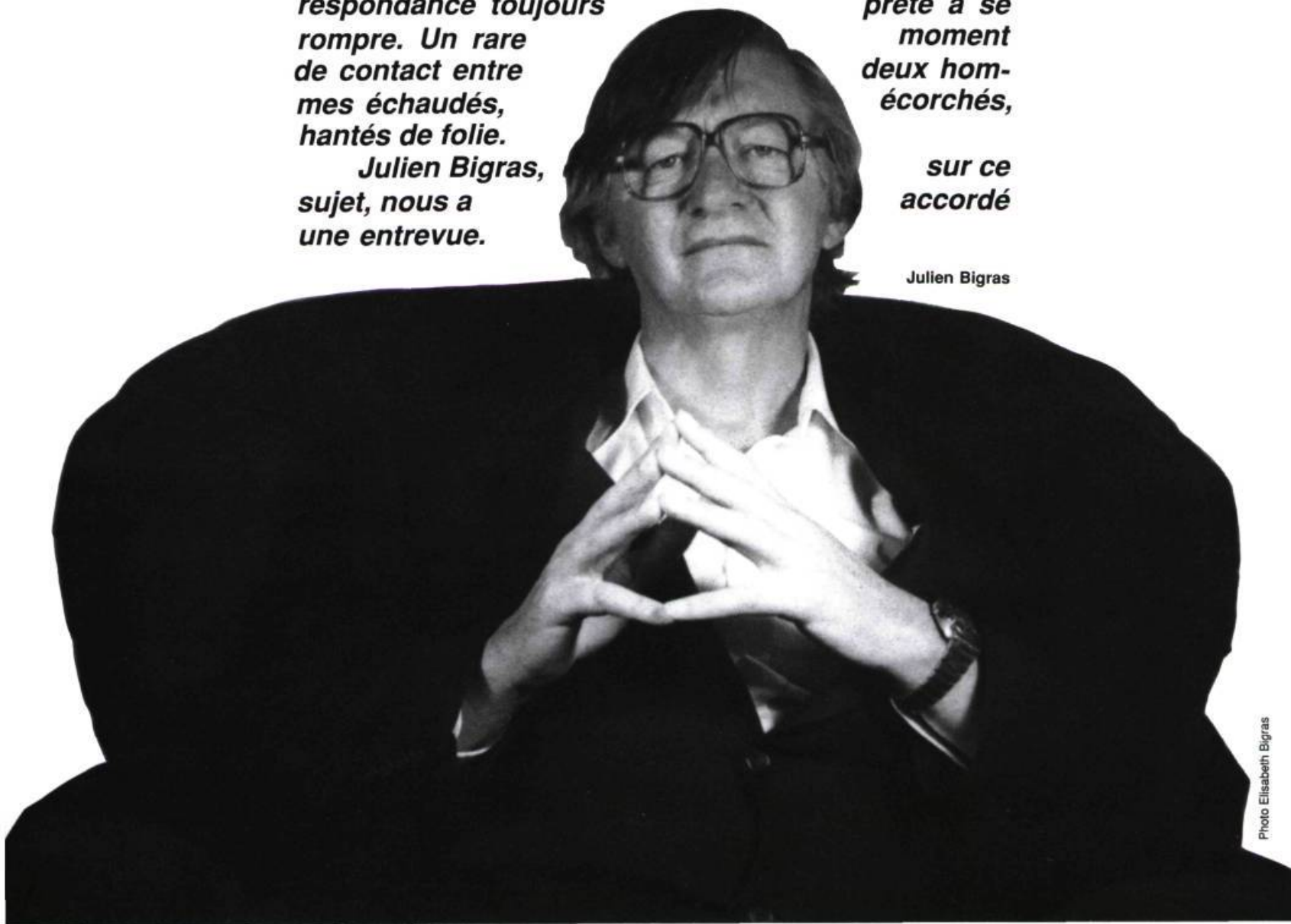


Photo Elisabeth Bigras

Nuit blanche — *Le désarroi, c'est un titre que vous avez personnellement choisi?*

Julien Bigras — Il est de Jacques Ferron. C'est le premier titre du *Pas de Gamelin* et c'est un mot, un sens, revenant souvent dans la correspondance. Qui correspondait à nos états d'esprit. Une période de crise. Chez lui, ça se traduisait par une sécheresse de la création. Moi, j'éprouvais alors le besoin de me libérer de l'influence du couple Winterman. Eux exerçaient sur moi une grande emprise, autant sur mes travaux littéraires que sur mes essais en psychanalyse. Je me suis beaucoup appuyé sur Ferron pour opérer ce sevrage.

N.B. — *Mais votre relation ne sera qu'épistolaire. Elle prend prétexte de la commune relation entretenue avec madame Duhau...*

J.B. — Si la relation n'est qu'épistolaire, c'est voulu. Par tous deux. Pour Anne-Marie Duhau, c'est une Française, bretonne, et qui a fait ses études en lettres et en psychologie à Paris. Elle a travaillé avec Ferron au Mont-Providence, vers 65-66. Elle fut très proche de lui. Mont-Providence, c'étaient des enfants psychotiques, débiles. Ferron s'est profondément attaché à cette pratique. Comme médecin, il était désespéré par le sort de ces enfants. Travaillant ensemble, ils se sont sincèrement respectés, lui et elle, et ils se sont revus. Et elle a travaillé aussi avec moi, à partir de 1970. Nous avons connu la même complicité! Sauf, dans mon cas, qu'Anne-Marie trouvait que mon écriture y gagnerait à être moins académique, plus littéraire.

J'ai alors fait des récits et des romans. Même mes essais théoriques devenaient plus soignés, plus littéraires.

N.B. — *Au début de votre correspondance, il semble y avoir un moment de fâcherie entre vous et cette dame Duhau, un malentendu qui provoque, le 13 février 1981, la première prise de contact. De la part de Ferron ...*

J.B. — Non, il n'y a pas eu de chicane. Mon affrontement avec madame Duhau aura plutôt lieu à la fin de la correspondance. Au début, Ferron était fâché parce qu'il me trouvait trop d'ascendant sur elle. Elle avait publié quelques petits récits, essais, *Pour une architecture du vide*, quelques poèmes avec moi. Et Ferron n'aimait

pas mon emprise sur elle, ... parce qu'il me considérait comme un représentant de l'establishment psychiatrique de Montréal. Il se méfiait alors beaucoup de moi. Et elle lui donna à lire mes livres. Dont un venait de paraître, *Le psychanalyste nu*, chez Lafont.

Et, là, il s'est mis à aimer mes livres. C'est à ce moment qu'il m'a écrit la première lettre, me parlant de mon influence sur madame Duhau, «prise dans la queue d'une comète incongrue». Ce n'était donc pas une querelle entre madame Duhau et moi, mais une manière d'affrontement entre lui et moi. Un malentendu! Puisqu'on avait à peu près la même approche des fous, de la folie. Ce qu'on a découvert peu à peu.

N.B. — *Une jalousie sous prétexte d'une même muse?*

J.B. — Pas consciemment de ma part. Je ne me sentais pas menacé dans mon amitié avec madame Duhau. Et, s'il y eut prise de distance entre elle et moi, par la suite, je ne crois pas que ce soit dû à Jacques Ferron. Il fallait plutôt qu'elle reprenne sa liberté de mouvement et d'écriture. Comme moi avec les Winterman. Cette femme a exercé une influence très marquante sur moi. Ferron est une autre influence déterminante dans le cours et la pratique de ma vie.

Renouer avec les origines

Il m'a d'abord débarrassé d'un complexe, le besoin d'être reconnu à Paris. Il m'a ramené ici. Ce n'était pas son intention consciente. Mais mon rapport avec lui a eu cet effet de me faire explorer mes origines, les héritages, langue, culture, vie. Et Ferron, c'était pour moi le plus grand conteur, celui qui m'inspirait le plus comme écrivain et ...comme médecin. Je dévorais ses écrits. Pour moi, *L'amélanchier* est un chef-d'oeuvre, encore plus grâce à la correspondance. J'ai eu accès à l'atmosphère de Ferron, à ses préoccupations véritables. Plus qu'une vue de l'esprit, une déduction! Ferron était aux prises avec un problème insurmontable, celui d'avoir, tout petit, perdu sa mère. Il n'avait rien compris à ça! ... On retrouve ça dans toute son oeuvre, et aussi des questions, des rapports intimes avec la folie.

N.B. — *Vous l'auriez rejoint dans sa transgression du sens commun, à des moments d'alerte?*

J.B. — Oui, dans ce sentiment de solitude extrême, d'incompréhension, et d'incompréhension de la vie. Il était incompris! C'était un homme emmuré. Moi aussi d'ailleurs. Pour certaines choses, le contact devient impossible avec les autres.

N.B. — *On constate, de la part de l'un et de la part de l'autre, une tentation de reniement (France secrète, Voltaire et ses arpens de neige, etc.), et le constat d'une insuffisance québécoise...*

J.B. — Ferron a un milieu familial où la langue est saine et riche. Moi, je viens de la banlieue de Montréal. C'est la même langue que dans l'est de Montréal, une langue cassée, délaissée, blessée, mauvaise, une langue dont on a honte. J'ai peut-être fui en France pour y trouver des appuis que je ne trouvais pas dans mon milieu. Quoique mes parents étaient cultivés. Et donc pointés du doigt. Et les petits garçons de mon temps qui parlaient bien étaient considérés comme des efféminés. Je suis devenu donc un intellectuel! C'est à Paris qu'il me fut donné l'occasion de pouvoir m'exprimer. Sans avoir honte, dans le français de France, de Paris.

N.B. — *Vous ne vous sentiez pas nègre blanc?*

J.B. — Je ne m'en apercevais pas. J'ai seulement été formé selon une méthode rigoureuse de pensée. Ça m'a aidé pour la pratique et l'enseignement. Des gens comme les Winterman me faisaient recommencer mes articles plus de quatre fois. J'ai suivi la mode de Paris. J'étais à la pointe de la pratique, pas nécessairement la meilleure, le collège régnant.

Avec Ferron, j'ai pu retrouver une façon toute personnelle de sensibilité. Se découvrir, c'est s'inventer. Ainsi de l'histoire de mes ancêtres, les coureurs de bois de Lachine, on ne peut savoir si c'est totalement exact, mais ça fait du sens, ça nous fait une belle, et violente, histoire. Ferron aussi aimait beaucoup l'histoire ...

N.B. — *Votre retour correspond avec cette recherche de la lignée?*

J.B. — J'étais allé à Paris pour ma spécialité. Au Québec, tout était embryonnaire. J'ai failli rester là-bas. Mais ma première femme voulait revenir. Il y avait les enfants. Et, quand je suis revenu, s'est manifestée une ouverture ...d'esprit. Camille Laurin faisait revenir les psychanalystes ▶

d'exil. J'enseignais à l'Université de Montréal. J'avais une carrière prometteuse. Et je publiais beaucoup. Je me suis finalement mis à étouffer là-dedans. Dès le début des années 70, je commençais, inconsciemment, à tout remettre en question.

L'intermédiaire de l'écriture

Il s'agissait des récits sur les cas de mes patients. Ils ne se sentaient pas respectés. Humiliés, ils se voyaient comme des cobayes. C'est vers cette époque que j'ai eu à traiter un jeune garçon et sa mère. Que j'en ai fait un conte, *Le monstre maternel/Un monstre muet*. Là, j'ai commencé à écrire *L'enfant dans le grenier*. De sorte qu'avant ma correspondance avec Ferron, je me suis intéressé à la technique du récit comme tel, à une pratique qui accorde une grande place au récit.

Ferron communiquait à ses infirmières le respect de la singularité des autres, de leur histoire, de l'histoire qu'ils se fabriquaient entre eux, quand ils arrivaient à se libérer un peu, à se lier à une autre personne. Être introduit dans le circuit de la liberté grâce au récit initié par Ferron, le patient s'en retrouvait légitimé, revenu dans son existence. Il réintérait sa propre norme, cohérence, consistance, son histoire, son environnement.

N.B. — Ça nous ramène à votre propre rapport à Ferron. Vous apparaissez tous deux comme des êtres gênés, en recherche d'une intimité à laquelle vous avez de la difficulté à parvenir.

J.B. — Il y a maintien d'une distance entre moi et Jacques Ferron, même s'il y a aussi une complicité. Je crois que ça tient surtout à nos deux natures. Je ne suis pas un homme facile à approcher. Mais Ferron avait d'autres raisons d'être prudent. Il a d'abord été brûlé, détruit par les médecins. Ils l'ont mis dehors! Et, pire, ce qui l'a plus encore fait se refermer, c'est l'humiliation reçue des gens de lettres. Gérard Bessette prétendait qu'il radotait. Ce sont des choses qui lui ont fait mal.

Il n'a pas été compris en littérature. Cette littérature était son salut! Le moteur de son écriture était son rapport à la folie. Causée par une incompréhension totale de la vie ... sans sa mère. Même chose de son rapport au pays. Sa littérature est un combat continu pour son destin individuel et

collectif. Peu ont compris son rapport à la folie. Il était en danger de désarroi, de dépression, continuellement!

N.B. — Vous croyez l'avoir rejoint sur ce plan? ...à la fin de la correspondance, lorsque vous tentez de reprendre un rôle de thérapeute, Jacques Ferron rompt le contact...

J.B. — Oui, je l'y ai rejoint! Ce n'est pas lui qui a rompu, c'est moi! Entre lui et moi, la compréhension intellectuelle était très bonne. Ce que je vous disais de ses collègues-écrivains ne s'applique pas à moi. Il se sentait respecté en lui-même et dans son oeuvre.

N.B. — Mais il ne pouvait y croire ...

J.B. — Il avait un doute. Profond. Nous avons fait chemin commun, mais nous n'avons jamais eu cette rencontre dont il aurait pu dire: «Enfin, j'ai été reconnu, compris, protégé!» Moi, il est resté à mes côtés durant ce drame de ma séparation d'avec les Winterman. Sans paternalisme.

N.B. — Complicité d'écrivains?

J.B. — Je ne sais pas si je suis un littéraire. Je considérais par contre que Ferron était un très grand écrivain. Sa première qualité d'être. Ma passion est d'abord thérapeutique, aider les écorchés, les laissés-pour-compte. Je ne peux me substituer à Ferron dans la littérature. Je ne suis pas dans la course. Si j'ai innové avec *L'enfant dans le grenier*, ça ne veut pas dire qu'il s'agit d'un *grand genre littéraire*. Ferron est un trésor du patrimoine!

N.B. — La première fleur de votre jardin d'ici?

J.B. — C'était comme un trésor qui ne m'appartenait pas. Oui, comme un enfant découvrant une fleur! Une source de fierté. Le simple fait qu'il lise mes lettres et y trouve intérêt me comblait. Comme un cadeau de Noël! Vous savez ce qui caractérise le style de Ferron? La prestance!

N.B. — C'est une histoire d'amour! Un amour cérébral? Un amour au désert?

J.B. — Nous nous serons aimés de façon fort timide. C'est la première fois de ma vie qu'un homme me disait: «Je vous aime». Et, la première fois que je répondais: «Je vous aime aussi». C'est sûr que ça touchait à des choses enfouies. Ce n'était pas un amour intellectuel, mais spirituel! Pas au sens religieux: nous n'étions pas croyants. Mais ça touchait au sacré de

la vie même. C'est, je crois, une correspondance unique, impossible avec un autre. C'est ce dont témoigne sa famille.

Et, s'il y a un rêve que j'aimerais réaliser, c'est de travailler moins et d'écrire un livre sur Jacques Ferron, un livre à ma manière, à partir de son oeuvre et de ce qu'il m'a raconté dans ces lettres. Je voudrais redécouvrir Ferron. Je le ferai. C'est ce qui me reposerait le plus de mon métier. Ce métier, j'en suis trop près ...

Je ferais ce livre à distance fraternelle et respectueuse. Je parlerais du Ferron qui a écouté les secrets et les énigmes posées par la vie. Jamais je ne violerais pourtant son intimité. ■

Entrevue réalisée par
Jean Obélix Lefebvre

Julien Bigras a publié plusieurs ouvrages. Ne mentionnons que quelques titres: *Le psychanalyste nu*, Robert Laffont, 1979; *Premier bal*, Hurtubise HMH, 1981 et Hachette, 1981 (avec Jeanne Cordelier) et *Ma vie, ma folie*, Mazarine et Boréal Express, 1982. Signalons, dans l'oeuvre imposante de Jacques Ferron, quelques parutions: *Le ciel de Québec*, Jour, 1969 et VLB, 1979; *La chaise du maréchal-ferrant*, Jour, 1972 et VLB, 1972; *Les roses sauvages*, VLB, 1974; *L'amélanchier*, VLB, 1978 et en format de poche chez le même éditeur en 1986; *Contes*, Hurtubise HMH, 1985. *Le désarroï* qui vient de paraître chez VLB présente un échange épistolaire entre ces deux médecins écrivains.

Julien Bigras et Jacques Ferron LE DÉSARROÏ VLB, 1988; 14,95 \$

Bien sûr, les correspondances épistolaires contemporaines ont trop souvent des allures empruntées: la lettre, l'échange de lettres supposent un plan bien arrêté de communication et une fin de non contact par le biais du raccourci téléphonique. Autrement, de longues plages du discours resteront dérobées. Envolées, escamotées! Pour y comprendre quelque chose, il nous faudrait des réécritures de part ou d'autre. Si l'un des correspondants disparaissait, l'autre pourrait infléchir le sens en sa seule et unique faveur.

Ce pourrait bien être le cas de cette correspondance intitulée *Le désarroï*. S'il n'y avait, culte de la langue, culte de la précision sémantique, un jeu là, jeu de lettres, objet du soin de deux révélateurs: Ferron d'abord, bête d'écriture aux abois, qui toujours s'appliqua à déjouer tous les pièges des lieux communs, et Julien Bigras, effaré de réalité, psychanalyste troublé, qui ne peut se défendre du culte porté à l'autre. Toute tentative de dé-

tournement s'avère impraticable. Le fait de destinée, qui lie comme une faveur les deux hommes de lettres, les oblige à trop de dévoilements, au suprême étalage de la tragédie.

Hantés de mort tous les deux, ils tentent par le biais d'Anne-Marie Duhau, par le prétexte d'Anne-Marie Duhau, d'abord de se coller, avec mille excuses, à propos de responsabilité. Se disputant sans trop savoir l'amour et la Muse. Champs déjà traversés, il leur faut aller malgré eux vers ce champ de l'ensevelissement. En toute amitié. Amitié difficile parce que peu habituelle, habituée. Et il s'agit d'une amitié tardive qui exigerait plus de temps pour se faire entièrement. Le temps de dénouer les soupçons, d'adoucir les plaies échaudées. Mais l'un s'absente, se dérobe lorsque l'autre, mis en alerte par une tierce personne, tente de réinvestir son rôle. Le psychanalyste était de trop, trop guetté, trop attendu.

Le désarroï se lit comme un roman. La fin abrupte de cette correspondance nous laissera sur des interrogations auxquelles on pourrait faire tant de réponses ... ■

Jean Obélix Lefebvre

HISTOIRE DE LA BARONNE BOUDBERG



Nina Berberova (traduit du russe par Michel Niqueux)
Pour retracer de telle façon trois quarts de siècle et faire revivre la fascinante figure de Moura Boudberg, baronne et espionne, qui fut successivement la compagne de Gorki et celle de Wells, et dont le rôle d'agent double est aujourd'hui avéré, sans doute fallait-il entre autre cette finesse d'écriture qui vaut à ce jour une notoriété mondiale à Berberova.

350 pages 37,55\$

L'INVENTION DE LA SOLITUDE



Paul Auster (traduit de l'américain par Christine Le Boeuf)
Le langage Paul Auster. «Le langage n'est pas la vérité, il est notre manière d'exister dans l'univers». Avec ce livre intime et universel, Paul Auster s'impose bel et bien comme une des découvertes les plus importantes d'Actes Sud. L'invasion de la solitude est, d'après Hubert Nyssen, le livre clef de Paul Auster.

224 pages 31,95\$

ACTES
HUBERT
NYSSSEN
EDITEUR
SUD

UN MÉDECIN DES LUMIÈRES



René Allio et Jean Jourdeuil
On est en 1776. Pour raconter cette histoire à laquelle ils ont donné le pouvoir d'un film — car il s'agit aussi d'un film — René Allio et Jean Jourdeuil se sont plongés dans la mémoire de la médecine, se sont retranchés dans la littérature de l'époque. Leur récit passionnant ne perd rien de son émotion, bien au contraire, lorsque le héros de ce roman, médecin, comme à la dérobée de son métier, s'efforce aussi de vivre un peu ses amours.

320 pages 34,65\$

les éditions françaises inc.

1411, rue Ampère, C.P. 395, Boucherville, Qc (J4B 5W2)
Tél.: (514) 641-0514 • 871-0111 • 1-800-361-9635
Télécopieur: (514) 641-4893